Faut-il appeler un chat un chas ?

La philologie est l'ethnographie du passé.

G. MOUNIN

Dans ses *Structures étymologiques du lexique français*¹, Pierre Guiraud avance l'hypothèse que, dans son acception de *sexe de la femme*, *chat* représenterait tout autre chose que le *felis catus* métaphorique des explications traditionnelles : le résultat d'une collision homonymique avec *chas* « *instrument de maçon percé d'un trou* » (p. 117) et/ou « *pertuis de l'aiguille* » (p. 121). L'hypothèse s'appuie sur les arguments suivants :

le glissement de *chas* vers une acception libertine est singulièrement favorisé par l'existence de son synonyme *cul d'aiguille* (p. 121) ; du point de vue sémantique, la motivation de *chas* apparaît autrement immédiate que celle de *chat* (p. 122) ;

quant aux signifiants : « *rien donc de mieux attesté que l'homonymie chas = chat ; la phonétique, par ailleurs, permet de la dater [des dernières années du XVI^e siècle] et les textes [Les Sérées et Le Moyen de Parvenir] vérifient cette date* » (p. 121) ;

preuve enfin de la collision homonymique, le témoignage de l'*Encyclopédie*, puisque le *chas* du maçon y est « *devenu tout naturellement chat* » (p. 117).

Quelque inconvenante que puisse paraître l'entreprise, nous nous proposons d'examiner ici l'hypothèse de P. Guiraud. Faut-il répéter que la linguistique enregistre les prescriptions des Précieuses, mais ne les suit pas, et rappeler que l'ethnologie a saisi depuis belle lurette l'intérêt scientifique des *Kryptadia* ?

1. L'étymon *chas* soulève bien des difficultés. De façon générale, on sait avec quelle prudence il convient d'accueillir les explications fondées sur l'hypothèse d'une collision homonymique : parmi celles que l'on jugeait des mieux avérées, l'examen a révélé tant de pures chimères !

Et puis, si l'on ne se satisfait pas de l'explication traditionnelle par un *felis catus* métaphorique, pourquoi se borner à la suggestion de P. Guiraud ? Tant d'autres possibilités s'offrent à la spéculation, et les règles du jeu sont au moins aussi faciles que celles que se donnait Saussure dans la quête de ses anagrammes...

Pourquoi par exemple [sa] ne représenterait-il pas une plaisanterie sur *mine/mesure de capacité*

(< lat. HEMINA) ? Par le biais du *réipient* — P. Guiraud étudie cette acception p. 120 — on arriverait sans grande difficulté à la notion de *sexe de la femme* : existait-il au XVI^e siècle un seul nom d'objet creux qui ne puisse fournir une désignation au *sexe de la femme* ? On trouve *bacquet, bourse, bouteille, écuelle, escriptoire, étui, gaine, mortier, pot, sac*, bien d'autres termes encore ; leur motivation est immédiate, et ils bénéficient de la caution du très officiel *uas* des textes latins...

Ou encore, pourquoi ne pas voir dans [sa] une forme accommodée de *cas*, si fréquent comme désignation des *organes génitaux* ? On sait que ce mot était prononcé tantôt à la française (d'où d'innombrables plaisanteries sur la lettre K), et tantôt à l'italienne (d'où les graphies *kats, cats, catze*, diversement proches du *cazzo* originel). Un Picard, un Normand, un Méridional..., entendant nommer [kats] le *sexe de la femme*, aurait pu croire à une allusion au *felis catus*, et rétablir *chat* par hypercorrection...

Ces spéculations ne seraient ni plus, ni moins improbables que l'hypothèse de P. Guiraud, et elles auraient sur *chas* l'avantage de ne pas recourir à un terme dont l'usage paraît limité à des corps de métiers un peu étroits.

2. On peut douter en effet que le *calambour chas = chat* « *ait dû être populaire et répandu* » (p. 118), et même qu'il « *repose sur la vieille locution : cul d'aiguille qui désigne depuis toujours le chas dans une époque qui ne s'embarrasse point des mots* » (p. 121).

La large extension que connaît actuellement *chas/pertuis de l'a-*

guille ne doit pas faire illusion : l'introduction de cette acception, s.v. *chas* répertorié depuis très longtemps, paraît tout à fait récente dans les dictionnaires². Il est probable que *chas*/pertuis de l'aiguille est une extension de sens du *chas* de maçon ; divulgué par la prédication³, il ne fut sans doute généralisé qu'à l'époque où l'on jugea *pertuis* définitivement obsolète.

Quant à *cul* (d'aiguille), ce n'est pas un synonyme du *chas* : dictionnaires et textes en font le gros bout de l'aiguille⁴.

Enfin, la métamorphose en *chat* du *chas* de maçon, que P. Guiraud a découverte dans l'*Encyclopédie*, pose un petit problème : les dictionnaires du XIX^e siècle enregistrent effectivement la collision, mais avec de curieuses restrictions⁵, cependant que les professionnels du bâtiment persistent à distinguer soigneusement entre *chat* et *chas*⁶. Les lexicographes, c'est bien connu, s'entre-copient volontiers : n'auraient-ils pas ici officialisé une coquille de la prestigieuse *Encyclopédie* ?... Le fait est d'ailleurs un peu accessoire pour notre propos, de par sa date tardive, et il importe de revenir au XVI^e siècle.

3. Il est sûr qu'à cette époque, *chat* et *chas* ne peuvent absolument pas être réputés homophones. Même admis le caractère purement graphique de leurs consonnes finales, les deux mots restaient bien distincts, l'un ayant un [a] et l'autre un [a:]. Le témoignage de Nicot ne laisse aucune place au doute ; il écrit *chat*, mais *chaas*, et commente ainsi ce dernier terme : « *monosyllab. Car le Francois traîne sans plus sa voix en prononçant ce mot (...). Et qui ne le voudroit escrire par*

double AA, pour marque de ladite traynée de voix, luy faudroit marquer sus l'accent circonflex, ainsi châs »⁷.

On remarquera que [a] et [a:] ne sont pas de simples variantes combinatoires, mais des phonèmes différents, et dont l'existence ne paraît guère menacée dans le système vocalique de l'époque⁸. Que dans ces conditions aient existé au XVI^e siècle des calembours de *chas* à *chat*, c'est possible : le jeu est bien français, et de tous les temps ; mais cela n'autorise nullement à imaginer une neutralisation de l'opposition /a/~a:/ ; au contraire, dans les à-peu-près-anciens que nous connaissons, le sel de la plaisanterie vient justement du maintien de l'opposition distinctive de /a/ et de /a:/ dans les paires minimales⁹.

4. Bref, pour entraîner l'adhésion à son hypothèse, il faudrait que P. Guiraud fournisse une attestation au moins de *chas* comme désignation du *sexe de la femme*. Il ne le fait pas, et nous non plus ; nous avons pourtant relevé, dans une trentaine d'œuvres familières du XVI^e siècle *lato sensu*, plusieurs centaines de désignations de ce concept, que les contemporains s'ingéniaient à nommer : jamais n'est apparu le moindre *chas*. Bien sûr, un constat négatif ne saurait constituer une preuve, et notre corpus oromasiologique est loin d'être exhaustif ; mais l'absence de tout *chas* ne manquerait pas d'étonner, s'il fallait réellement voir dans ce terme l'étymon recherché.

Au contraire, les premiers emplois métaphoriques de *chat* sont connus. P. Guiraud fournit même

deux citations pour cette acception. Par malheur, l'une est complètement hors de propos, et l'autre contredit singulièrement la thèse du *chas*.

P. Guiraud écrit : « le mot [chat = « sexe de la femme »] est né au XVI^e siècle où on le trouve chez des conteurs comme Béroalde de Verville ou Bouchet (...). Dans les *Sérées de Bouchet* (1598) [sic], l'héroïne évoque : un gros mitau de chat, un jour visitant une garenne, et voyant mon mitou ainsi accoustré, faisant si bien la chatemite, je n'eus le courage de la [sic] chasser » (p. 121). Ainsi présentée, la phrase peut effectivement passer pour recéler un sens égrillard ; mais elle n'est pas conforme au texte, et son contexte s'oppose formellement à une telle interprétation : ce n'est pas une héroïne qui parle, mais un *docte gentilhomme*, et dans toute l'anecdote il n'est question que d'un *felis catus*, sans rien de métaphorique (cf. Annexe 1).

La seconde attestation consiste en une citation bien connue du *Moyen de Parvenir*. Le recours au contexte suffit à montrer que *chat* est alors intégralement motivé par le seul trait *pilosité* (cf. Annexe 2), ce qui semble difficilement compatible avec un *chas*. Mais le texte de Béroalde est intéressant à un autre titre : *chat* y est un *hapax*, vite sorti de la mémoire de l'auteur¹⁰, bref une de ces désignations accidentelles comme la situation décrite en impose constamment la création aux conteurs¹¹, et qui ne nous renseigne pas sur ce qui importe : la date de lexicalisation de la métaphore *chat*¹².

5. En somme, dans l'examen lexical, phonétique et philologique, tout concourt à écarter l'étymon proposé par P. Guiraud, et plusieurs éléments militent pour un retour au *felis catus* métaphorique. La solution est économique, en ce qu'elle est sans problème quant au signifiant. Mais P. Guiraud ne s'en satisfait pas, à cause du signifié : « pourquoi un chat plutôt qu'un chien ? » demande-t-il assez drôlement (p. 122).

1. Le sémantisme du *felis catus* est-il donc si difficile à concilier avec celui du *sexe de la femme* ? Nous ne le croyons pas. A une date (1550) et sous une forme qui excluent tout risque de collision homonymique, un *Blason* célèbre avait diffusé une comparaison de l'un à l'autre :

« ...Agille et prompt en tes follastres jeux

Plus que le Singe ou le jeune Chaton,

Connin vestu de ton poil folastron... »¹³

Un tel texte montre que l'association des deux signifiés « était dans l'air » dès le XVI^e siècle au moins¹⁴. Mais surtout, le petit bestiaire qu'il offre nous semble plein d'intérêt ; le chaton par exemple y voisine avec le singe, son grand rival d'époque comme animal privé : on sait que cet animal (plus exactement, d'ailleurs, la guenon) est aussi à l'origine de désignations familières du *sexe de la femme*. Mais c'est surtout du troisième larron que nous allons nous occuper.

2. *Connin* a très longtemps désigné le *lapin* (et le terme fait figure, au XVI^e siècle, d'unité lexicale

simple) en même temps que le *sexe de la femme* (c'est alors un dérivé, avec suffixe diminutif-hypocoristique *-in*). C'est au cours du XVII^e siècle que *connin* est progressivement abandonné dans sa première acception : à cause de la seconde, dit le *Dictionnaire Etymologique* de Bloch et Wartburg. Or, c'est vers la même époque que *connin* manifeste des signes d'usure comme désignation du *sexe de la femme*. Il y a là un petit mystère : a priori, rien n'empêchait que *connin* subsistât, spécialisé dans sa seconde acception. Heureusement le témoignage des contemporains permet de se faire une idée de ce qui a provoqué l'éviction de *connin* /*sexe de la femme*.

D'une part, et dans la mesure où il reste un dérivé très apparent, *connin* a pu voir son sort lié à celui de son radical. Celui-ci, à la fin du XV^e siècle, paraît encore s'employer très convenablement en toute situation : ce que montrent, par exemple, l'argument et le dialogue terminal de la 3^e des *Cent Nouvelles Nouvelles* ; et, plus révélatrice encore, la soixante-sixième nouvelle : le mot y est employé dans une conversation familiale par un petit enfant sans qu'aucun des assistants y trouve à redire. Mais il ne fait aucun doute que le mot, à la fin du siècle suivant, est devenu fort bas : les honnêtes gens, qui le proscrivent de leur vocabulaire¹⁵, recourent à des périphrases révélatrices (« le gros mot ») et rivalisent d'ingéniosité dans la confection des *Deckwörter* (« le *Quoniam bonus* » ; « le *Noc* ») ; seules les plus basses classes de la société paraissent en conserver l'usage licite¹⁶. Mais surtout, le suffixe

-in tend à n'être plus interprété qu'au pied de la lettre, et *connin*, donc, à se spécialiser dans le sens, peu érotique en somme¹⁷, de *sexe des petites filles* : « il y a *connin*, c'est le cas de ces mignonnes que l'on torche encore près le feu, ou qui le montrent en pissant. *Connaut*, c'est de celle qui est déjà bonne et qui peut être chute en pauvreté, que le poil lui a percé la peau. *Puis con*, c'est celles qui sont bonnes, et n'ont guères eu, ou point, d'enfant. *Connasse*, c'est des vieilles, et qui l'ont presque tout en désordre »¹⁸.

Cette taxonomie suffixale amène à s'interroger sur le signifié de *connin*. Il ne fait guère de doute que c'est aussi parce que *connin* /*sexe de la femme* bénéficie alors de moins en moins du support conceptuel de *connin/lapin* qu'il a pu être désaffecté. Quatre siècles de plaisanteries continuelles ont fait qu'un rapport conscient a été établi entre les deux acceptions de *connin*, la dénotation *sexe de la femme* trouvant à se motiver (ou si l'on préfère, à se justifier) dans des connotations présentes dans le concept de *lapin*. Une fois *connin* taboué dans le sens de *lapin*, l'archisignifié va se trouver privé de son signifiant, sans pour autant cesser d'exister. C'est là un cas typique de détresse lexicale, dira-t-on ? Pas tout à fait, car rien ne s'opposait à ce que *lapin* s'adjuge aussi la seconde acception de *connin* : des phénomènes parallèles ont été si souvent observés¹⁹ ! Or il semble bien que rien de tel ne se soit produit ici : *lapin* demeure, de façon étonnante, pur de toute équivoque²⁰.

3. Il nous semble que cette anomalie ne peut s'expliquer que si l'on fait appel au chat pour assumer

une part de l'héritage du connin. On sait que c'est justement aux XVI^e-XVII^e siècles que se produit ce fait de civilisation : le chat devient un animal de bonne société. Non bien sûr qu'il ait été inconnu auparavant²¹, mais pendant très longtemps on l'a considéré comme une bête vulgaire et de mauvaise compagnie²² : il lui en reste encore quelque chose.

Ceci posé, si le nom du chat s'est trouvé apte à remplacer celui du connin décrié, c'est probablement parce que les deux bestioles sont en mainte occasion largement substituables l'une à l'autre. Sans doute les hypocoristiques *mon chat/mon lapin* ne peuvent-ils guère être invoqués ici : ils sont peut-être trop modernes, et en tout cas ils alternent avec beaucoup trop d'autres zoonymes pour être probants (par exemple avec *biche, caille, colombe, (petit) loup, poulet, etc.*, mais pas avec *chien*, ce qui répond peut-être à la question de P. Guiraud). Mais il est rare que le Français mange des quadrupèdes carnivores ; or, l'élourophagie est attestée chez nous à date ancienne²³. N'a-t-on pas là la simple mise en pratique de l'équivalence possible du chat et du lapin, dont sur le plan langagier la chanson de la *Mère Michel* se fait l'écho ainsi que, bien lexicalisée, la plaisanterie sur les *lapins de gouttières*²⁴ ?

Bref, il existe un indiscutable enchaînement associatif, bien populaire, entre le chat et le lapin²⁵. L'étiologie du phénomène reste conjoncturale : il est vraisemblable qu'une ressemblance dans le contour général des deux animaux a dû jouer un rôle : on sait depuis les travaux classiques de J. Ségu

l'importance du *fil de fer* comme caractère de diagnose²⁶. Mais une analogie d'ordre tactile n'est pas à écarter. Autre chose : le chat et le lapin ont en commun un trait de comportement que Buffon dit rare chez les animaux : ils sont fort lascifs ; on trouve même, dans l'*Histoire Naturelle*, cette observation d'un éleveur de lapins : « leur façon de s'accoupler ressemble à celle des chats, à la différence pourtant que le mâle ne mord que très peu sa femelle sur le chignon »²⁷. Tous ces éléments suffisent peut-être à expliquer l'enchaînement associatif : la zoologie naïve ne disposait pas d'autant d'indices pour faire de la couleuvre une *anguille de buissons*.

Mais si le chat était un suppléant potentiel du connin dans sa première acception, il lui était encore plus facile de tenir ce rôle quant à la seconde. D'abord parce que la vision que l'on a du *felis catus* a conduit, un peu partout, à lier son image à celle de la femme (ou tout au moins à l'image d'un certain type de femme, comme le fait judicieusement observer Konrad Lorenz²⁸). Nous sortirions de notre propos à tenter de dénombrer les versions de la *Chatte métamorphosée en Femme*, mais nous pouvons constater le phénomène, et noter qu'il est bien représenté en France : parmi les nombreuses versions que René Delarue et Marie-Louise Ténèze ont recensées du Conte-Type 402, plus de la moitié met en jeu la métamorphose d'une chatte ; la grenouille vient très loin derrière, puisqu'elle n'est que deux fois moins représentée²⁹. Ce qui paraît en tout cas nettement souligné dans cette association de la femme

à la chatte, c'est qu'elle ne saurait concerner qu'une femme jeune, belle, amoureuse et aimée, et dotée de pouvoirs magiques. Le point n'est peut-être pas à négliger.

De plus, le comportement amoureux du *felis catus* paraît avoir vivement frappé les imaginations françaises. De façon plus précise, la chatte passe pour insatiable ; et s'il est un lieu commun parémiologique, c'est bien la constatation dépitée que si un coq suffit à dix poules, dix hommes ne suffiraient pas à calmer les ardeurs d'une seule femme. Il n'y avait qu'un pas à faire pour réunir l'inassouvissement de la chatte à celui de la femme, et il a été souvent accompli. En voici quelques indices pour le XVI^e siècle :

Tabourot des Accords se fait l'écho d'une plaisante équivoque entre « *chaste et pudique* » et « *chatte et publique* »³⁰ ;

la locution *friand comme une chatte* est populaire et ancienne, à tel point que *chat* et *friand* sont parfois interchangeables : Tabourot parle d'un rébus de Picardie montrant un chat argenté, qu'il faut lire « *un friand d'argent* »³¹. On confrontera ce fait à cette désignation du *sexe de la femme* qui apparaît chez Lasphrise : le *friant*³². Ces associations sont loin d'être des faits individuels. La symbolique française montre combien souvent le *felis catus* est, très explicitement, associé aux *choses du sexe* en général, et à la femme envisagée sous l'angle érotique en particulier. E. Rolland signale nombre de faits curieux³³, ainsi :

« *dans un charivari fait à l'occasion d'un mari qui se laisse battre par sa femme, on se passe un chat*

de main en main en le maltraitant tant et plus. C'est ce qu'on appelle faire le chat ». Glissons un lourd commentaire : si nous comprenons bien, la femme qui usurpe un comportement viril est châtiée en effigie dans la seule partie peccante...

le chat comme substitut symbolique du sexe refusé : « quand une jeune fille est recherchée par un galant qui n'a pas la chance de lui plaire, elle lui donne son chat pour en compter les poils, ce qui est considéré, non pas comme un simple congé, mais comme un grand affront »...

enfin, de façon plus brutale : « comme il [un homme marié] aime son chat, il aime sa femme » et même « qui du chat est ami épousera certainement femme à grande bouche (c'est-à-dire de mœurs dissolues) ».

Limitons là nos illustrations : la psychanalyse expliquera les raisons profondes qui font unanimement lier le chat au sexe de la femme ; il suffit à l'éthnolinguiste de constater que cette liaison existe.

Donc, il semble difficile de ne pas croire que *connin*, dans sa seconde acception, a été purement et simplement remplacé par *chat*. On peut d'ailleurs se demander si cette substitution ne traduit pas aussi un bouleversement dans les habitudes mentales des Français : au sexe de la femme vu comme générateur d'enfants (cf., d'une femme prolifique, *c'est une lapine*) succéderait une vision où il ne serait plus qu'objet érotique, sans référence à la procréation, voire de façon à la nier. On sait que les chats ont en effet la réputation de détruire volontiers leur progéniture, et telle phrase de Noël

du Fail laisse fort à songer : « depuis que les bottes de nous autres peres peuvent servir à nos enfans, nous, comme les chats, ne les voudrions voir qu'une fois l'an »³⁴. Cette hypothèse, possiblement délirante, contribuerait à expliquer pourquoi *lapin* n'a pas hérité de toutes les acceptions de *connin*.

1. En somme, il semble que le *felis catus* véhicule, au niveau de ses connotations partagées, un sémantisme suffisant à expliquer la métaphore érotique ; et, sauf découverte d'éléments nouveaux, il paraît raisonnable de s'en tenir pour le *chat* à l'étymon traditionnel.

Ces éléments nouveaux, on ne saurait les voir dans les lexies que P. Guiraud dit propres à valider l'hypothèse du *chas*. Ainsi, dans la locution proverbiale *Elle a laissé aller le chat au fromage*, il ne nous semble pas que l'allusion première soit anatomique : *fromage* serait bien incongru comme partenaire de *chat*. Si l'on veut bien n'y voir au contraire que l'expression d'un interdit transgressé, le choix du chat et d'un produit laitier y étonne assez peu.

Par ailleurs, P. Guiraud rapproche *motte* de « moto, forme centrale de moute/chatte » (p. 121). Cela présente bien des difficultés : d'abord *motte* est parfaitement lexicalisé bien avant que Bérolalde n'utilise le mot *chat*, et il serait surprenant qu'on ne se fût avisé d'un rapport de synonymie qu'au bout d'un siècle, ou pire³⁵. Ensuite *motte* ne signifie pas exactement *sexe de la femme*, mais *mont de Vénus*. Bien sûr, la synecdoque est possible ; mais on distinguait très

bien, au XVI^e siècle, entre les deux concepts³⁶, et le sens très précis du terme interdit de le séparer de *motte/éminence*.

Enfin P. Guiraud assure que l'hémistiche célèbre de la première *Satire* :

« Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon »

ne se peut bien entendre que si l'on songe à *chat/sexe de la femme* ; Boileau aurait voulu dire « je suis un homme simple et droit, et non pas de ces gens qui appellent chat un chas » (p. 122). Passons sur la logique cornue de cette paraphrase, et aussi sur cette bizarrerie chronologique, que Boileau en 1666 aurait eu conscience d'un rapport étymologique si manifestement ignoré par Bérolalde en 1610. Mais on ne peut guère suivre P. Guiraud dans son interprétation. Boileau se réfère à un point bien connu du folklore du chat, à savoir que cet animal ne répond pas lorsqu'on l'appelle *chat* ! pour la bonne raison que son vocatif poli est *minon*³⁷. Si nous avons donc à paraphraser Boileau, ce serait ainsi : « je ne m'embarrasse pas de la vaine politesse de circonlocutions raffinées : je n'ai besoin pour le chat que du mot chat, sans l'appeler minon ; et pour Rolet, que du mot fripon, sans l'appeler Monsieur le Procureur ».

2. Petite parenthèse : P. Guiraud a donné à la linguistique trop de travaux probes et exactement documentés pour qu'on puisse croire un seul instant qu'il y a ici autre chose qu'une facétie, aimable délassement d'un savant qui met à l'épreuve le sens critique de ses lecteurs. Mais quels lecteurs ?

Les étymologistes ? Non pas. P. Guiraud leur lance trop de clins d'œil : « *on a toujours intérêt à vérifier les citations et à les replacer dans leur contexte* » (p. 14) ; il les met même en garde, à l'occasion, contre telle « *conjecture tout intuitive et qui (...) n'est corroborée par rien* » (p. 118) !...

En définitive, ce long examen d'un minuscule problème nous aura permis d'illustrer quelques idées, bien simples et anciennes déjà, mais que nous croyons importantes pour l'ethnolinguistique. Notamment ceci : à force d'être partagées, les connotations se transforment parfois en dénnotations. Ne serait-ce que pour cette raison, les connotations méritent d'être systématiquement étudiées par le sémanticien. Or, une telle étude ne peut être menée à bien que dans et par les matériaux que l'ethnographie met à la disposition des linguistes, le folklore et la linguistique se servant de mutuel garde-fou.

Par ailleurs, la plaisanterie de P. Guiraud permet de bien poser le problème : à supposer même l'invraisemblable, que *chas* (ou *cas*, ou *mine*, etc.) soit à l'origine de l'emploi métaphorique de *chat*, cela n'offrirait aucune espèce d'intérêt. Ce qui importe à l'ethnolinguiste, c'est qu'un large consensus s'est fait autour du seul *chat*. *Le langage est un fait social...*³⁸

► NOTES

1. Paris, 1967.

2. Nicot ne la mentionne pas, non plus que le *Dictionnaire* de l'Académie dans ses trois premières éditions, ni Furetière (éd. de 1691), ni Richelet (éd. de 1740) ; si l'omission s'explique pour *Acad.* qui n'offre pas d'article *cha(a)s*, elle est plus malaisée à comprendre de la part des autres lexicographes, qui connaissent tous ce mot.

3. Il est probable en effet que la popularité du *chas* d'aiguille vient de ce que Jarry appelait « *l'aiguillage du chameau* » (Mathieu XIX, 24). Il serait donc intéressant de savoir quand, dans la traduction biblique, le syntagme *chas de l'aiguille* demeure sans concurrent. Si d'Aubigné emploie *chas* à la fin du XVI^e siècle, Sorel en 1623, se référant aussi à la parabole évangélique, ne parle que du *pertuis d'une aiguille* (*Histoire comique de Francion*, in A. Adam, *Romanciers du XVII^e siècle*, Paris, 1968, p. 232).

4. *Acad.* 1718 distingue « *la pointe d'une aiguille, le cul d'une aiguille, le trou d'une aiguille* » ; Richelet définit « *éguille : petit morceau d'acier fort délié qui a le cu percé et une pointe* » ; cf. aussi Tabarin : « *il y avoit une infinité de lingères, lesquelles voyant que leurs aiguilles estoient rompues, commencerent à travailler du cul* » (*Œuvres*, éd. G. d'Harmonville, Paris, s.d., p. 106). Ajoutons que cette acception de *cul* se relie à des emplois très courants : « *cu* » : [Fundus]. *Ce mot se dit encore, au figuré, de plusieurs choses inanimées, et signifie le fond ou le derrière de la chose. Le cu d'un bateau, le cu d'une charrette (...), le cu d'une aiguille, etc.* » (Richelet). Au contraire, *cul* comme synonyme de *pertuis* reste assez problématique.

5. Boiste, N. Landais, Bescherelle, etc., mentionnent en effet le *chat* du maçon tout en conservant le *chas* ; l'attitude de Boiste est peut-être révélatrice : la première édition n'enregistre que *chat* en ce sens, mais *chas* fut réintroduit par la suite.

6. Cf. par exemple P. Chabat, *Dictionnaire des termes employés dans la construction*, Paris, 1875, s.v.

7. J. Nicot, *Thrésor de la langue française* (éd. de 1621), s.v. Il est vrai qu'à la fin du même article, *chaas/châs* est brusquement transformé en *chats* (au singulier) ; mais c'est pour les seuls besoins d'une étymologie risquée (« *à cadendo* »),

et l'auteur reviendra par la suite à la seule graphie *chaas* (s.v. *Plomb*).

8. Le français central actuel n'a pas encore éliminé l'opposition de ses deux /A/ (A. Martinet, *La prononciation du français contemporain*, Genève-Paris, 1971, pp. 71-82), qui était bien vivante vers 1700 (A. Martinet, *La phonologie du français vers 1700*, in *Le français sans fard*, Paris, 1969, pp. 162-164) ; l'opposition de ces deux /A/ remonte fort haut dans le temps (A. Haudricourt et A. Juilland, *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français* (La Haye-Paris, 1970, p. 47 notamment), et on a tout lieu de supposer que le XVI^e siècle l'a bien connue.

9. Ainsi Marion, dans sa réponse au Chevalier, feint de prendre /ane/ *canard* pour /a:ne/ *âne* (Adam Le Bossu, *Le Jeu de Robin et Marion*, éd. E. Langlois, Paris, 1958, p. 3). Bassompierre ayant parlé du « *grand Asne de Montmorency* » faillit avoir un duel avec le duc Henri, descendant d'Anne (Tallemant des Reaux, *Historiettes*, éd. A. Adam, Paris, 1960, vol. I, p. 363). Tallemant rapporte aussi le pseudo-proverbe « *il n'est chasse que de vieux chiens ; il n'est chasse que de vieux saints* » (vol. 2, p. 69).

10. Une cinquantaine de pages après la tirade des chats, Béroalde joue aux devinettes : « *Comment diriez-vous en un mot une femme qui se chauffe et à un chat entre les jambes* : C'est Consumis ; *ET S'IL N'Y AVOIT POINT DE CHAT, ce seroit Convoitison* » (vol. 2, p. 95 ; c'est nous qui soulignons le membre de phrase : il serait incohérent, chez un auteur toujours à l'affût des sous-entendus lestes, si la métaphore *chat* avait eu quelque extension vers 1610).

11. Par exemple, on trouve chez Béroalde une désignation des organes sexuels par le mot *banier* (vol. 1, p. 286) : elle est rigoureusement hermétique si l'on ne recourt pas au contexte. Naturellement, le caractère purement contextuel de la dénnotation n'est nullement exclusif d'une large lexicalisation du terme, pour peu que l'anecdote vienne à être célèbre : l'*anneau de Hans Carvel* (Rabelais, *Tiers Livre*, chap. 28) est là pour l'attester. Mais nous ignorons si *La Cousine de Montrouge* a eu une fortune comparable à celle de l'histoire de Hans Carvel.

12. Au vu de critères négatifs, on serait tenté de situer cette lexicalisation à une date bien postérieure à 1610 : comment expliquer sinon que des gens comme Tabarin et Saint-Amant, qui parlent assez de chats, et abondamment du sexe des femmes, n'établissent jamais entre

eux le moindre lien ? En outre, en cas de lexicalisation au début du XVII^e siècle, telle anecdote de Tallemant irait complètement à contre-sens : « Voyant passer deux filles assez jolies il leur montra son V. en bon estat. Vrayment dit l'une d'elles, voylà bien de quoi ! si j'estois homme et que je n'en eusse pas plus que cela, je le donnerois au chat » (vol. 2, p. 593).

13. A.-M. Schmidt, *Poètes du XVI^e siècle*, Paris, 1959, p. 337.

14. Ni plus ni moins que tant d'autres, les locutions et proverbes où apparaît le chat sont susceptibles d'interprétations égrillardes, et ce, dès une date ancienne. Le *Recueil Trepperel* (éd. E. Droz, Paris, 1935, vol. 1, p. 196) atteste ainsi un emploi équivoque, à propos de mariage, de « On n'achète point chat en sac ». Mais c'est une allusion aux seins, que la mode impose alors aux dames de découvrir.

15. On peut noter des étapes dans cette évolution. Tabourot des Accords n'a encore que raillerie pour les femmes qui au lieu de *Confiteor* disent *Chose fiteor*, et plus encore pour certains hommes qui les imitent (*Les Bigarrures*, Rouen, 1640, p. 98) ; mais déjà Beroalde montre un locuteur qui, parlant à une demoiselle, emploie une véritable cascade de désignations diverses sans susciter de réaction : vient-il à proférer la « syllabe sale » qu'il provoque une explosion indignée (vol. 1, p. 34).

16. Ainsi, dans *Le Moyen de Parvenir*, c'est tout naturellement qu'un pêcheur normand emploie la forme *coin* (vol. 1, p. 208).

17. L'Estoile rapporte le proverbe : « Un c... sans barbe, c'est du bœuf sale sans moutarde » (*Journal pour le règne de Henri IV*, Paris, 1960, vol. 3, p. 513).

18. *Le Moyen de Parvenir*, vol. 2, p. 281. Le paradigme est peut-être trop précis pour être bien authentique, mais la spécialisation de *connin* est suggérée par d'autres textes ; ainsi, le Sieur Gaulard étant parrain, entend son chapelain répéter rituellement « Comment aura-il nom ? », et rectifie chaque fois : « C'est une fille ». Finalement l'ecclésiastique impatienté s'écrie : « Monsieur, vous estes bien beste, de me le dire : le cognois-je pas bien à son conin : » (Tabourot Des Accords, *Les Contes facétieux du Sieur Gaulard*, Rouen, 1640, p. 43).

19. J. Orr signalait par exemple saillir remplacé par *sauter*, et *baiser* par *faire l'amour*, « avec le résultat fâcheux mais

presque inévitable que l'on sait » (*Essais d'Étymologie et de Philologie françaises*, Paris, 1963, p. 29).

20. Cf. P. Guiraud, *op. cit.*, p. 55, citant le *Dictionnaire des Argots* de G. Esnault : 16 acceptions argotiques de *lapin* sont relevées sans qu'apparaisse jamais celle de *sexe de la femme*. G. Zwang pourtant mentionne cette acception de *lapin* ; mais il semble que ce soit en émettant des réserves, son informateur (H. Ellis) ayant vraisemblablement traduit *connin* en français moderne ! (*Le Sexe de la femme*, Paris, 1968, p. 358).

21. Si l'on peut voir un chat sauvage dans le Tibert du *Roman de Renart*, le Tybert de *Renart le Nouvel* est presque certainement un chat domestique. Dès le XVI^e siècle en tout cas, on trouve le chat décrit comme « un pseudomme Que au foier toute jour gromme Et gist en la cendre chaudette » (J. Bastin, *Recueil général des Isopets*, Paris, 1930, vol. 2, p. 326). Pour la période antérieure, J. Morawsky mentionne d'ailleurs plusieurs proverbes qui ne peuvent s'appliquer qu'à des chats domestiques (*Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, 1925).

22. Entre cent exemples de ce fait, voici deux listes d'animaux qui sont données en repoussoir l'une de l'autre dans le *Recueil Trepperel* (vol. 1, pp. 12-13) : « Chappons, poules, canars, poussins, cochons, pigeons, lièvres, conins, oyes grasses, perdrix, becasses » vs « Pourceaulx, chevres, lous, et matins, Chatz, chattes, souris, ratz, ratins ». Les connotations vulgaires-rurales du *felis catus* expliquent sans doute la timidité de ses apparitions dans la poésie au XVI^e siècle.

23. Cf. E. Rolland, *Faune Populaire*, Paris, 1967, vol. 4, I, 170 et II, 60-62 ; Buffon *Histoire Naturelle*, Paris, 1756, vol. 6, p. 13 ; Tallemant des Reaux, vol. 1, p. 150 ; les Dictionnaires anciens cités à la note 1 attestent aussi, pour la plupart, le phénomène.

24. On trouve chez Tallemant des Reaux (vol. 1, p. 408) le syntagme *lapin de grenier* qui nous semble l'ancêtre vraisemblable de cette expression.

25. Nous empruntons le nom et le concept d'enchaînement associatif, si capital pour l'ethnolinguistique et pour la sémantique, à J. Seguy, *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées Centrales*, Barcelone, 1953, pp. 270 ssq.

26. *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées Centrales*, pp. 379 ssq.

27. *Histoire Naturelle*, vol. 6, p. 309.

28. *Tous les Chiens, tous les Chats*, Paris, 1970, chap. 19 : notamment pp. 243-244.

29. *Le Conte Populaire français, Catalogue raisonné des versions...*, Paris, 1964, vol. 2, pp. 39-45.

30. *Les Bigarrures*, p. 106.

31. *Les Bigarrures*, p. 13.

32. *Poètes du XVI^e siècle*, p. 862.

33. *Faune Populaire*, pp. 108-109 ; p. 112 ; p. 115.

34. *Contes et Discours d'Eutrapel*, éd. J. Assezat, Paris, 1874, vol. 2, p. 67.

35. *Motte*, en un sens libre, se trouve chez C. Marot (*Œuvres Complètes*, éd. A. Grenier, Paris, s.d., vol. 2, p. 7) et dans une sottie du *Recueil Trepperel* qui daterait d'avant 1488 (vol. 1, p. 136). Nous n'avons pas cherché plus haut dans le temps des attestations de cet emploi.

36. Ainsi Brantôme : « il (...) *escorcha* (...) le ventre, la motte, le cas et les cuisses de sa maîtresse » (*Les Dames Galantes*, éd. M. Rat, Paris, 1965, p. 325). On éprouve d'ailleurs souvent, au XVI^e siècle, le besoin de préciser le terme, cf. la contre-pétierie de Tabourot sur la *cotte du mont* (*Les Bigarrures*, p. 129) ou encore, chez Beroalde : « je laisse à ma femme bien-aimée... la plus grosse motte de con qui soit en cette ville » (vol. 1, p. 135). Cette possibilité d'expansion n'existe pas pour *chat*, ce qui interdit de voir en ce mot un strict synonyme de *motte*.

37. E. Rolland donne de nombreux exemples, français mais aussi italiens, de ce fait (p. 99, n° 132 ssq.). Au XVII^e siècle, les dictionnaires consultés enregistrent tous des expressions comme « Entendre bien le chat sans dire minon », qui se réfèrent au même phénomène folklorique. *Le Moyen de Parvenir* mentionne le fait à diverses reprises : « il y a trois sortes de gens qui n'aiment pas être appelés par leur nom (...) Minon et chat, c'est-à-dire Monsieur... » (vol. 1, pp. 257-258) ; « ...depuis qu'on a nommé un cheval haquenée, un Moine ou un Chanoine, dignité, et qu'on appelle un chat minon : et de fait huchez un Moine, et lui dites, Moine, il se fâchera » (vol. 2, p. 228).

38. F. de Saussure, *Cours de Linguistique*, 1972, p. 21.

▶ ANNEXE 1

[C'est un « fort docte gentil-homme » qui parle :] « *I'ay aupres de ma maison et de ma garenne, vn bon Hermite, que i'aime bien, mais ie n'aime pas vn gros mitaut de chat qu'il a, parce qu'il gaste ma garenne. Le m'en plaigny deux ou trois fois à ce fratre, et le priaï de mettre ordre que son chat ne vinst plus dépeupler ma garenne : autrement que ie tuërois son mitou. Son chat ne laissant à venir comme parauant, ie le prins vn soir, l'ayant prins, et voyant la bonne mine de ce chat, et qu'il faisoit si bien la chatemite, ie n'eus le cœur de le tuer, scachant aussi l'amitié que son maistre d'Hermite lui portoit, et ne fis autre chose à ce maistre chat que de luy couper ses oreilles, afin qu'il n'entrast plus en mes clapiers, à cause de la terre qui lui entreroit dans les conduits des oreilles, ne les pouuant plus couvrir. Ce chat estant de retour fit grande pitié à son maistre, et de iour en iour deuenoit maigre, ne mangeant plus de lapereaux non plus que l'Hermite. L'vn et l'autre estant bien fasché de quoi on leur coupoit les viures, le maistre du chat s'aduisa de luy faire vn petit capuchon, d'vn vieux des siens qu'il auoit laissé, dont il coëffe son chat. Ce chat sentant ses oreilles bien couuertes, s'assurant que la terre n'entreroit point dedans, commence comme auparavant d'aller à la chasse, et entrer plus hardiment que iamais dans les clapiers de ma garenne. Vn iour visitant ma garenne, et voyant mon mitou ainsi accoustré, faisant si bien la chatemite, ie n'eus le courage de le chasser, et encores moins de le tuer, prenant si grand plaisir de le voir, que ie ne me pouuois contenir de rire de sa contenance, si bien que souuent i'allois en ma garenne, pour voir mon dommage, et pour voir ce mitouart qui emportoit mes lapereaux tous en vie à son maistre... ».*

Guillaume Bouchet, *Les Sérées*, Paris, éd. C. E. Roybet, 1873-1882, vol. 3, pp. 55-56 [Slatkine Reprints, Genève, 1969, p. 164].

ANNEXE 2

« Elle [la cousine de Montrouge] avoit vu ès livres de ces nouveaux voyageurs, qu'il y avoit des gens sauvages qui étoient tous velus comme bêtes infidèles. La pauvre petite se mit tellement cela en la tête, qu'un jour changeant de (...) chemise de laine, elle s'avisa par mégarde que son pauvre petit chose étoit chu en pauvreté, et que le poil lui avoit percé la peau ». [Persuadée qu'elle se métamorphose en animal, la fillette honteuse fuit ses compagnes, ce qui provoque un interrogatoire de la part de l'Abbesse :]

« — *Ma sacrée chere Dame et prude mere, j'ai bien grande occasion d'être en extrémité de marisson, pource que je deviens bête ; j'ai déjà un petit minon qui m'est venu entre les jambes.*

— *Que je voie ?*

Elle le montra, exhibant physiquement sa petite natureté. Alors l'Abbesse, pour répartir par pieces similaires, et réciproque démonstration, se découvrit et lui fit paroître sa naturance (...) et la fillette de dire :

— *Hé qu'est cela, Madame ? ô quelle abondance de bestialité !*

— *Ma mie, ma mie, dit l'Abbesse, le vôtre n'est qu'un petit minon ; quand il aura autant étranglé de rats que le mien, il sera chat parfait, il sera marcou, margaut et maître mitou.*

(...) *La belle s'avisa de demander à Frère Etienne de Sansay, ce que vouloit dire Madame par ces rats et chats ; ce que le pauvre corps (...) lui fit entendre et pratiquer, en lui faisant naturellement étrangler le rat de nature, par le chat mystique et physical du bas de son ventre. »*

Beroalde de Verville, *Lç Moyen de Parvenir*, Nulle Part, 1747, vol. 2, pp. 36-40.